

Patrick Clervoy

Des vainqueurs impuissants et fragiles

Les conflits du XXI^e siècle dans lesquelles s'engagent les armées occidentales coalisées ont comme caractéristique principale d'être des conflits asymétriques. Ce sont des forces lourdement et richement équipées, entraînées et soumises à des règlements stricts quant à l'engagement du combat. Malgré cette surpuissance militaire, malgré leur grande confiance en soi au moment de s'engager, ces forces sont mises en échec par des insurgés en petit nombre, furtifs et déterminés, qui n'ont pas d'autre loi que celle de leur sacrifice. Pour les hommes des armées occidentales cela produit des troubles psychologiques majeurs, sur le coup et après coup.

Quelle est la raison d'être d'un soldat moderne : être plus fort, plus performant, plus apte, plus endurant. Il l'est, mais son univers comme celui de ses adversaires a progressé dans le même temps. Relativement aux situations qu'il affronte, il n'est plus fort que face à ceux qui n'ont pas sa technologie. Ceux-ci, il les a vite balayés. Puis lorsque ces adversaires ont disparu, il y a inévitablement les autres. Et ceux-là sont plus forts que lui parce qu'ils ont développé des stratégies adaptatives à sa technologie.

On appelle ce phénomène le paradoxe de la Reine Rouge. Il est décrit dans *De l'autre côté du miroir*, la suite que Lewis Carroll a donné à Alice au pays des merveilles :

- « Eh bien, dans notre pays, dit Alice en perdant son souffle, quand vous courez très vite et longtemps comme je suis en train de le faire, vous allez en général d'un point à un autre. »

- « Un pays bien lent, dit la Reine, ici, comme tu le vois, tu dois courir le plus possible si tu veux garder ta place. Pour avancer, il faudrait que tu coures au moins deux fois plus vite. »

DES MOYENS MULTIPLIÉS PAR CINQUANTE ET NE PAS POUVOIR MAINTENIR SES OBJECTIFS

2011 fut en Afghanistan l'année où la coalition avait réuni le plus d'hommes et de moyens pour stabiliser ce pays. Les opérations duraient depuis dix ans. Sur plusieurs bases étaient réunis, toutes missions confondues, 500 000 hommes et des moyens fabuleux. Des ballons de surveillance qui permettaient de distinguer un chat à huit kilomètres, des caméras infrarouge qui détectaient en pleine nuit la trace thermique d'un homme au loin, des drones qui pouvaient rester trente heures en vol, des télécommunications instantanées entre ces bases et l'Amérique du Nord et un espace internet dédié où chacun pouvait suivre en temps réel l'ensemble des opérations en cours dans ce vaste pays. Devant une telle réunion de forces et de matériels, on éprouvait un sentiment d'invincibilité. Et pourtant, après quelques années,

c'est un constat d'échec. Dix ans plus tôt, il n'avait fallu que 10 000 hommes et huit mois de combats pour faire chuter le régime des talibans. Puis, pour garder les effets de cette victoire, il avait fallu ajouter chaque année de plus en plus d'hommes et de moyens pour tenter de maintenir un résultat qui s'effaçait à mesure. C'est ce que Michel Goya a démontré de brillante façon dans *Dix millions de dollars le milicien*, son analyse du conflit israélo-libanais de 2006. On peut appliquer aux opérations militaires le principe économique de Schumpeter : pour maintenir un niveau de résultat constant, il faut ajouter chaque année de plus en plus de moyens.

UN PHÉNOMÈNE D'ÉCHAPPEMENT

Comment expliquer cette stagnation puis ce recul des résultats opérationnels. C'est parce que sur dix années de long la matrice de cette guerre avait évolué et placé le soldat moderne devant le mur de verre de son impuissance.

Il ne manquait rien aux soldats de coalition. Ils étaient au top de leur entraînement. Ils connaissaient à fond leur matériel et leurs procédures d'emploi. Depuis 2008 et l'expérience cuisante des combats dans la vallée d'Uzbeen, les forces françaises avaient fait un bond en avant tant au plan de la doctrine que celui de l'entraînement. Ils avaient atteint le niveau d'équipement des forces américaines et pouvaient tenir la comparaison en termes d'engagement. Dans les zones de combat, les fantassins faisaient corps avec l'élément aérien. Leurs performances étaient optimisées. Dès qu'une opération était planifiée, il y avait de très forte probabilité pour qu'elle soit conduite avec succès. Et pourtant, ces succès tactiques de tous les jours n'ont pas produit un résultat positif dans le temps. Henry Kissinger l'avait prophétisé, lorsqu'il écrivait que l'armée de guérilla avait le dessus tant qu'elle arrivait à ne pas perdre.

En Afghanistan, l'objectif était de neutraliser les Talibans. L'indice de performance des forces était évalué sur le décompte des insurgés tués ou arrêtés, ajouté au décompte des armes saisies et des engins explosifs neutralisés. Mais inévitablement ces résultats s'évanouissaient après avoir été gagnés. Comme le 25 avril 2011 lorsque 500 talibans s'évadèrent de la prison de Kandahar sans rencontrer de résistance, effaçant en une nuit le travail de plusieurs mois. De même des armes confisquées, identifiées puis restituées à l'armée afghane étaient retrouvées un an plus tard à nouveau dans les mains des insurgés. De même encore les primes versées pour la récupération des munitions qui traînaient depuis la fin de l'invasion soviétique - cette récupération était menée pour éviter que ces armements ne soient transformés en pièges sur les bords des routes - ces primes versées étaient finalement récupérées par les forces rebelles et leur permettaient d'acheter de l'armement plus moderne. Au final, les résultats opérationnels du soldat s'évaporaient de plus en plus vite. Il y avait une course en avant, une course à l'augmentation, pour un gain de plus en plus ténu.

PLUS DE TECHNOLOGIE ET MARGES ÉTROITES.

Avec l'amplification des performances que lui offre la technologie, le soldat moderne perd une part de sa rusticité et de ses capacités d'initiative. Il

est piégé par les protocoles, à commencer par celui de l'utilisation du système d'arme auquel il est asservi. Il devient captif de contraintes d'autant plus étroites que son matériel est sophistiqué. Sa marge de manœuvre se réduit, la matrice ne lui laissant que de faibles capacités à inventer des procédures et à improviser des réponses sur le terrain. Nous avons du mal à voir ce phénomène parce que ce processus de normalisation est au cœur même de notre civilisation industrielle.

On applique aux théâtres d'opérations contemporains les analyses du monde du travail : il est volatil, incertain, complexe et ambigu. Le soldat est soumis à une pression d'adaptation énorme. À peine une procédure a-t-elle été assimilée, qu'elle est remplacée par une autre. La technologie qu'il emploie devient un frein au développement de son autonomie à développer des nouvelles compétences propres.

Par contre, sur le terrain, l'insurgé s'est adapté. Il attire le soldat dans un environnement dans lequel son matériel, tout performant et résistant soit-il, ne peut rendre que 10 % de ses capacités. En voici un exemple : les Talibans ont appris à se déplacer de nuit et à masquer leurs signatures thermiques en s'enveloppant dans des couvertures mouillées. Sur les écrans des consoles de surveillance, on voit une scène digne de Harry Potter avec sa cape d'invisibilité : sur un fond noir on distingue la silhouette claire d'un insurgé déployer un carré sombre qui efface de bas en haut son image et laisse, à la fin, celle d'un paysage nocturne vide.

Un autre aspect lié au développement technologique, c'est la confusion et le malentendu. C'est caricatural avec l'emploi des drones. Il y a un décalage entre les appréciations des hommes sur le terrain et l'interprétation que font, à des milliers de kilomètres de là, les analystes des images sur leur écran. Ce décalage n'est visible qu'après coup.

RETOUR SUR LE PARADOXE DE LA REINE ROUGE

Au milieu des années soixante-dix, l'économiste Richard Easterlin mettait en évidence le constat suivant : passé un certain seuil d'équipement domestique, l'indice de satisfaction des ménages n'augmente plus. À partir d'une certaine abondance de moyens, il n'y a plus de gain en termes de résultat. Examinons ce que donne ce constat lorsqu'il est transposé au soldat moderne.

Du soldat moderne, on est tenté de ne voir que le rêve que les machines lui permettent de réaliser. Nous avons du mal à regarder ce que l'amplification apportée par les systèmes d'arme lui fait perdre en performance. Nous sommes fascinés par la vitesse d'exécution et la précision des missiles, mais le missile ne sait pas corriger les erreurs d'interprétation. Nous sommes satisfaits des résultats tactiques, mais nous sommes en échec pour les convertir en stabilité dans le temps. La surabondance des machines rend le système global de combat moins facile à adapter et à manœuvrer.

Dans le roman de Lewis Carroll, Alice, en traversant le miroir, entrait dans un monde où les règles ordinaires n'avaient plus cours. La reine rouge y change les règles pour confisquer à son profit tous les avantages disponibles autour d'elle. C'est pareil pour le soldat déployé en zone de combat. Face à lui, l'insurgé définit d'autres règles. Il amène son adversaire occidental dans un espace où les règles sont toutes à son profit. Pour prendre l'exemple d'une

situation concrète qui s'est produite très fréquemment : que peut faire le soldat moderne qui a dans la visée de la lunette de son fusil, deux cents mètres devant lui, une femme voilée qui porte dans ses bras un enfant, lorsqu'on lui dit à la radio que c'est un chef Taliban qui s'enfuit ? Le droit de la guerre n'autorise pas l'usage d'une arme sur une personne non armée. Les conventions de Genève interdisent qu'une action de combat cible des personnes civiles. Le soldat ne peut pas tirer, même si mentalement il se convainc que si l'enfant est tué dans le combat, c'est la faute du taliban, de sa ruse et de son déguisement. Mais s'il ne tire pas, on pourra lui reprocher de l'avoir laissé fuir, on pourra lui reprocher que les opérations doivent être prolongées jusqu'à ce que ce chef taliban puisse être arrêté, on pourra lui reprocher d'être en partie responsable des prochains morts parmi les forces de la coalition que ce taliban fera les semaines suivantes.

Rapporté au soldat moderne, et avec ces exemples tirés de l'expérience afghane, on pourrait appliquer ce paradoxe de la reine rouge : plus l'effort logistique pèse lourd dans une opération militaire, plus la guerre se prolonge et plus les résultats deviennent hors de portée.

LE SUICIDE DES SOLDATS COMME INDICE DE LEUR FRAGILITÉ

- En 1982, les opérations terrestres de la guerre de reconquête par les Anglais des îles Malouines ont duré trois semaines. Les combats ont alors fait 214 morts sur le terrain. 26 ans plus tard, on compte 260 morts par suicide parmi les vétérans de ces combats. Il y a donc pour cette population de vétérans plus de mort par suicide qu'il n'est tombé d'hommes au combat. Une autre formule, rapportée par la BBC, est que la guerre prend deux fois des morts : lors des combats sur le champ de bataille, et au moins autant ensuite par suicide parmi les rescapés victorieux de ces combats.

- Au sein de l'armée américaine, le taux de suicide atteint un niveau inégalé depuis le début de la guerre en Afghanistan et en Irak. Les comptes établissent qu'en 2009, 319 militaires sont morts en Afghanistan, 150 militaires sont morts en Irak et 334 sont morts par suicide. En 2009 et en 2010, l'armée américaine a compté en moyenne dans ses rangs un décès par suicide par jour. Avec une vue d'ensemble qui prend en compte ce qui concerne depuis dix ans les soldats modernes sur les théâtres d'opérations et sur leurs bases en métropole, on constate qu'il y a plus de morts par suicide que par le fait des pièges ou des accrochages avec les insurgés.

Cette donnée a rapidement inquiété les états-majors et entraîné une mobilisation des structures sanitaires dédiées aux vétérans. Le constat général retenu par les forces de l'OTAN est le suivant : aujourd'hui dans les armées occidentales le suicide tue deux fois plus de militaires que les combats. Dans les foyers, vingt ans après le retour des opérations, il y a plus de morts par suicide chez les vétérans qu'il n'est tombé de soldats aux temps des combats. Toujours aux États-Unis, où la population militaire surveillée par les enquêtes épidémiologiques est suffisante pour dégager des indications très significatives, deux données suffisent à montrer l'ampleur du problème :

- concernant les militaires d'active, le taux de suicide a été multiplié par trois entre 2000 et 2007 (de 0.9/105 à 2.7/105) ;

- et concernant les vétérans, un américain sur cinq décédés par suicide est un ancien combattant.

Ces constats font surgir deux questions : quels sont les facteurs impliqués dans l'émergence de ce phénomène, et comment y faire face ?

La dernière grande enquête épidémiologique américaine, la *Joint Mental Health Advisory Team 7* (J-MHAT7) apporte quelques réponses. Un indice est la prévalence du suicide chez les seniors. Ces actes sont majoritairement le fait de militaires âgés de plus de trente ans. Les experts mettent en cause la répétition des missions et le cumul des expositions au stress. Une autre raison est la létalité des moyens employés : les armes à feu sont impliquées dans 71 % des cas. Il y a donc des mesures à prendre concernant leur disponibilité pour les personnes souffrant de troubles psychos traumatiques de guerre. À partir de ces constats l'armée américaine a mis en place un important programme de prévention axé sur l'information, le dépistage et les soins. Elle réalise aussi des campagnes de communication à large échelle dont l'objectif est de déstigmatiser ces militaires en difficulté. Des slogans sont affichés sur les murs : « parler de ses idées suicidaires est un acte de courage », « je ne suis pas seul », « je demanderai de l'aide ».

Pour finir, des données inquiétantes apparaissent dans les études à grande échelle menées aux États-Unis. Elles concernent les enfants de ces soldats modernes :

- les enfants des vétérans sont surexposés au risque de violence et de maltraitance par leur parent.
- les enfants des vétérans sont surexposés au risque de suicide.
- les enfants des vétérans sont plus impliqués que la moyenne des enfants de leur âge dans les incidents concernant l'usage des armes à feu.